

**Bombardement de la gare d'Aillevillers (Haute Saône) - 13 et 14 juin 1940**  
**D'après le récit manuscrit de mon Père, Hubert CHEVILLOT,**  
**alors âgé de 12 ans (sans aucune modification)**

Pour la 3<sup>ème</sup> fois, et avec une violence telle que personne ne peut se l'imaginer, notre petite bourgade vient d'être victime de ces terribles avions de la mort, qui pendant plus de vingt minutes, déversèrent leurs bombes, y semant l'épouvante, la ruine, la mort. Pour vous donner un aperçu de ce que fut cette tragique nuit de mercredi à jeudi, je vais essayer de rassembler mes souvenirs, et de vous confier mes impressions.

Vers 1h15, alors que couchés depuis trois heures à peine, maman, ma sœur et moi dormions paisiblement, et que papa travaillait de nuit à la gare, les premiers avions firent entendre leur sinistre ronronnement.

A peine inquiet, l'alerte n'ayant pas été donnée, je pensai qu'ils retournaient vers l'Angleterre, s'étant délesté de leur chargement sur l'Allemagne.

Pourtant, ils passaient bas, contrairement à l'habitude, et ce fait anormal commença à me tourmenter. Sans doute maman se fit le même raisonnement que moi car elle se leva et se dirigea vers la fenêtre.

Aussitôt arrivée, elle cria : « les fusées ! les fusées ! vite, vite, levez-vous ! nous savions ce que voulaient dire les premiers mots ; nous étions condamnés une fois de plus à subir la volonté des aviateurs.

Le cœur battant à se rompre, nous ne nous habillâmes que sommairement et en un temps record, car déjà les avions nous survolaient. A peine descendus dans la cuisine, quatre fortes détonations retentirent. Je ne puis dire combien de personnes poussèrent à ce moment le cri : « ça y est ! » mais ce qui est certain, c'est que très peu ne furent pas pris d'épouvante !

Ne nous munissant que du strict nécessaire, nous sortons. Quelle stupéfaction !

On se croirait en pleine journée, mais ce n'est pas du tout la lumière solaire, c'est la lumière des fusées, jaunâtre, pâle, qui permet cependant de tout observer.

La peur, au lieu de nous clouer au sol, nous donne des jambes, ou plutôt des ailes, car nous nous envolons littéralement vers un abri, à environ 3 ou 400 mètres, au-dessus de notre cité.

Tout cela s'est passé en moins de 3 minutes.

Nous touchons à peine à cet abri que le hurlement lugubre des sirènes se fait entendre.

Hélas, il est trop tard ! au même instant commence la sérénade...

Combien furent pris dans les rues sous l'averse ? combien n'eurent pas le temps de quitter leur demeure, n'ayant pas encore réalisé ce qui se passait, que les bombes pleuvaient déjà !

Combien furent ainsi tués en route, ou ensevelis dans leur cave ?

Alors ce fut la ruée dans l'abri, dans l'inconnu. Nous courbons le dos, nous attendant à chaque instant à voir arriver l'heure fatale...

Pour vous donner une idée de ce que se fut, imaginez vous une pluie de seaux d'eau, mais remplacés par des bombes. C'est un véritable arrosage auquel se livra je ne sais quel démon de l'enfer, si ce n'est Satan lui-même !

Vingt minutes, vingt siècles ! des bombes, des bombes et encore des bombes !  
Alors de toutes les bouches montent d'ardentes prières, pour implorer le Tout Puissant.  
Un vacarme assourdissant, un bruit d'enfer semblable à une cavalcade de chevaux devenus subitement furieux : ce sont les explosions qui résonnent dans les oreilles, comme autant de coups de marteau donnés contre le tympan.  
De la terre, des cailloux sont projetés dans notre abri par une ouverture. Je jette un coup d'œil, le ciel est encore tout illuminé.

Mais quand donc cela finira t - il ? quand donc pourrons-nous respirer et jouer librement ?  
Soudain, nous nous regardons, le calme revient, l'appel pressant, ardent, passionné, a été entendu.

Au bruit de la tempête, succède un calme relatif, les avions ont fini leur œuvre.  
Nous pouvons sortir et respirer ! quel spectacle nous attend ? nous n'osons nous l'imaginer.  
La peur qui nous avait tant paralysé nous quitte peu à peu.

Cependant, c'est avec anxiété et angoisse que nous quittons notre refuge qui nous a si bien protégés, mais maintenant il fait noir, pourtant nos yeux se portent vers la droite, quelle vision ! à une certaine distance de nous, des panaches de fumée rougeoyante, des milliers d'étincelles montent de plusieurs brasiers, il me semble que la nature a pris feu.  
Les seuls bruits qui se font entendre sont la chute de pans de murs calcinés, de maisons incendiées, les cris de douleur des gens affolés, des blessés.  
Il est environ 2 heures – nous décidons de rentrer à la maison.  
Aucune envie de continuer notre sommeil interrompu ne nous prend, aussi nous nous rassemblons chez un voisin.  
Chacun se confie ses impressions, chacun voudrait savoir où les bombes ont accompli leur œuvre destructrice.

Le temps passe - trois heures. De plus en plus inquiet de ne pas revoir mon père ou d'avoir de ses nouvelles, nous pensons qu'il lui est arrivé malheur... Ma mère interroge une jeune fille qui nous rassure : la gare n'est pas atteinte, il doit être sain et sauf !  
Soudain un cri monte : « alerte, alerte ! » c'est à nouveau la course effrénée vers l'abri, une peur irraisonnée s'empare de la plupart des gens.  
Mais point de ronronnement, ils sont partis définitivement.

Jugeant le danger écarté, nous redescendons et retrouvons avec joie notre père.  
Maison intacte, famille intacte : pour la troisième fois, nous avons été tous épargnés ;  
Mais il n'en est pas de même pour tous, hélas !  
Nous devons le constater avec douleur dans la matinée, car nous décidons de nous rendre compte des dégâts personnellement.

Alors commence une longue série de visions atroces, apocalyptiques, de spectacles tragiques ; impossible de reconnaître la route recouverte de blocs énormes de terre, de pierres, de poteaux.  
Qui sait si nous ne marchons pas sur des victimes enfouies sous ces décombres qui jonchent la route ?

Ce ne sont que maisons écroulées, monceaux de ruines, trous profonds qui font frémir, arbres arrachés et projetés avec une violence inouïe, un chaos indescriptible de moellons, de briques, de terre, de ferraille, de chiffons, de tuiles cassées, de planches, de poutres, de vitres, de fils électriques et par dessus tout cela, règne l'odeur de ruines, de décombres, une odeur infecte et détestée de poudre, de roussi, de poussière, de fumée,

une odeur indéfinissable que l'on ne sent qu'après les bombardements, odeur particulière résultant de cent autres odeurs.

Il me semble rêver en plein jour, être le jouet d'un cauchemar terrible, hallucinant...

Il n'est pas un quartier, pas une rue qui n'aient été épargnés, toute la ville a été soumise à cette épreuve.

Un quartier a particulièrement souffert : le haut des Places, à proximité de la ligne de chemin de fer : là, toutes les maisons sont endommagées, certaines entièrement détruites, mais pas une n'est intacte.

Et ce quartier compte aussi ses martyrs :

Telle est la famille Chapelle, dont la femme et les deux fils, n'ayant pas eu le temps de quitter leur demeure, se réfugièrent dans leur cave.

Cela leur fut fatal : complètement emprisonnés, tous leurs efforts pour essayer de sortir furent vains.

Ils auraient sans doute été sauvés si le feu n'avait pris alors à la maison.

De tous côtés, les flammes les entouraient, aucun moyen de s'échapper, une mort horrible, inévitable, les attendait.

Certains entendirent leurs cris de terreur, de folie, ils n'avaient plus rien d'humain...

Mais rien ne pouvait les sauver, ils moururent carbonisés, souffrant comme des martyrs ; on retrouve leurs restes, méconnaissables, masses informes de chair brûlée et toutes calcinées.

Telle est la famille Riegel, qui compte en moins trois de ses membres, et il serait facile de continuer la liste.

Je pus me rendre compte également que les lignes de chemin de fer avaient été très sérieusement touchées et qu'elles ne seraient en mesure de servir qu'après un temps assez long. Un train d'allemands qui se trouvait à ce moment sur la voie fut en grande partie détruit, nombreuses furent les victimes.

Nous rentrâmes exténués, l'âme en détresse, bouleversés par ce que nous venions de voir, croyant à peine que 25 minutes eussent suffi pour causer tant de ravages, tant de ruines, tant de deuils, tant de douleur.

### Notes de Pascale Chevillot :

Ce récit terrifiant et ô combien réaliste fut écrit par un jeune garçon de 12 ans, le lendemain de ce bombardement tragique.

Ayant échappé aux atrocités de la guerre, il grandit au sein de sa famille plus unie que jamais, réussissant brillamment ses études.

Il fut reçu à l'École Normale, devint instituteur puis directeur d'école, dans ses belles Vosges natales auxquelles il a toujours été profondément attaché.

Cet homme de bien et aimé de tous a laissé son empreinte, tant au niveau professionnel que sportif, car il a toujours encouragé ses élèves à pratiquer un sport, lui-même étant un sportif accompli, puisqu'il fut champion universitaire d'athlétisme (400 m et saut en longueur), et footballeur dans l'équipe montante de Bains les Bains, célèbre station thermale vosgienne.

J'ai bien connu cet homme, c'était mon Père.....et bien qu'il nous ait quitté en 2008, je le remercie chaque jour pour tout le bonheur qu'il nous a donné, à ma sœur Sylvie et à moi, et pour l'éducation qu'il nous a dispensée dans l'amour, la joie et la bonne humeur....